

Mot à mot

Claude Simon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/629>

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009

Pagination : 11-15

ISBN : 9782354120580

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Claude Simon, « Mot à mot », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 5 | 2009, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 23 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/629>

Mot à mot*

par Claude Simon

« ...alors nous nous sommes mis à une petite table, et alors arrive ce pauvre type qui a une mine effroyable, la vésicule, dit-il, à part ça il a la tête typique du tuberculeux, alors nous nous mettons à parler vésicule, foie, et cætera, et tout à coup nous nous apercevons que tout le monde nous regarde : « Alors, dit Geneviève, vous alors au moins vous ne vous cachez pas pour flirter ! » (passez-moi la sauce piquante voulez-vous, ça aidera peut-être ce vieux coq baptisé poule à se laisser manger, merci), oui : en réalité, elle traînait derrière elle une espèce de bonhomme qui l'avait entreprise et qui ne la lâchait pas, parce que naturellement... Si, c'était très bien : pas somptueux, mais très bien ; c'était un traiteur de Périgueux qui leur avait tout fait : vous savez : poulet froid, salade russe, rosbeef... Oh oui : en abondance ! Bref quand tous les gens ont été là, chacun avec sa petite assiette, vous pensez bien qu'ils n'ont eu qu'une idée : trouver un coin pour s'asseoir, alors la moitié s'est installée sur la terrasse, vous savez : le long de la balustrade, l'autre sur les escaliers (mais c'est de la sauce piquante que vous m'avez donnée ! Enfin je veux dire : terriblement piquante. Ça emporte la bouche cette histoire-là, vous auriez dû me prévenir, j'en ai mis quatre cuillerées !), oui : sur quoi est

arrivée une espèce de poule, enfin pas exactement, vous voyez ce que je veux dire : avec une peau d'orange, de gros yeux bleus très beaux et une robe exquise de chez Dior, parce qu'il paraît qu'elle ne s'habille que chez Dior, c'est lui qui paye, il a de quoi, il paraît qu'il décore toutes les boutiques de la rue Saint-Honoré, mais très chic, tu sais, disant par exemple à Pascal : « J'ai de l'argent en ce moment, est-ce que tu veux que je t'en prête ? », et, naturellement, tu te doutes bien que l'autre, toujours très Corse, beaucoup d'allure, a refusé. Très chic d'ailleurs aussi : dans une Frégate bleue, montre-bracelet en or, chemise de soie..., alors il nous a tous invités à dîner, mais tu sais : c'est extrêmement surfait, ces restaurants : j'ai pris des quenelles de brochet, eh bien, c'étaient des quenelles à l'eau de brochet, tout juste... Et les prix ! Tu sais ce que j'ai payé ou plutôt ce que Daniel a payé pour moi à l'Hôtel d'O... : trois mille six pour une petite chambre ! Convenable, mais enfin, avec une salle de bains bien sûr, mais qu'il fallait chercher au bout du couloir. Seulement il est comme ça : en sortant, il dit à la fille qui tenait le vestiaire : « Tiens, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai pas donné de pourboire à toi ? », et alors il lui file un billet de cinq mille. Tel que. Eh bien tu diras ce que tu voudras mais un homme comme ça... Moi, voilà : un homme, ça m'est égal qu'il ne soit pas beau, ou même pas fort, ou même pas en bonne santé : mais ce que je veux c'est qu'il soit intelligent et qu'il ait un minimum de distinction, oui : un minimum de distinction et de finesse parce que...

*

Dans l'encadrement du porche qui s'ouvre sur la rue apparaissent d'abord les musiciens. Ils semblent se mouvoir à travers un élément qui supprimerait toute pesanteur, avançant lentement sur leurs ombres évanescentes et décolorées comme celles que la lumière épuisée dessine au fond de l'eau, diffusées par l'épaisseur liquide où ondulent horizontalement les algues molles et déchirantes de la marche funèbre, la paisible musique aux multiples bouches de cuivre velouté, s'enflant tandis qu'ils passent lentement dans leurs costumes sombres des dimanches, avec leurs noeuds de cravate maladroits sur le linge frais, persistant (la musique) après que le dernier d'entre eux a disparu, comme un sillage tenace, comme si, derrière eux, la rue était maintenant tapissée, tendue de voiles de deuil.

Puis, toujours figés, toujours progressant avec cette irréelle lenteur, quatre hommes qui tiennent les quatre coins d'un grand carré d'étoffe noire.

À leur tour ils disparaissent. Là-bas, la musique continue, solennelle et douloureuse, à ouvrir un passage, comme si elle repoussait le temps, les spectateurs, faisant le vide devant le cortège. Alors, traînant le bruit de gravier écrasé par les roues, apparaît un cheval décharné. L'homme qui le tient par la bride est le même qui ramasse les ordures du village. C'est aussi le même cheval qui tire le tombereau. C'est pourquoi celui qui veut se faire concéder le bénéfice de l'enlèvement des boues doit obligatoirement présenter un cheval noir.

Après la musique, après le poète, après la voiture (on dirait qu'elle aussi est en quelque sorte un squelette de char funéraire, comme ce qui la traîne est un squelette de cheval), derrière le groupe des hommes, la cohorte des femmes sous les mantilles qui couvrent leurs cheveux, humbles, menues, et avec elles cette odeur humide et spongieuse des pleurs, les larmes, le murmure impudique de la douleur qui se traîne dans le piétinement menu, furtif, indifférent, des lointaines parentes, des étrangères, des voisines chuchotant, pendant que là-bas, la musique arrêtée attend le mort, l'accueille, l'installe dans les suaires déployés du silence.

Dans le soleil aveuglant, une femme vêtue de noir, chaussettes violettes, un peu obèse, claudiquant, porte devant elle, toujours droite, une gerbe mortuaire de fleurs éclatantes, aussi grande qu'elle.

*

Montant dans l'autobus à Monte-Carlo, sur le coup de huit heures du soir, ce couple incolore (lui, soixante ans environ, elle un peu grasse, vêtue d'une robe de voile gris, l'apparence d'une ménagère aisée), l'homme faisant aigrement remarquer que, comme toujours, il retrouve le même siège mal rembourré (ils sont donc des habitués de la ligne), la femme indifférente poursuivant, à peine assise, la conversation commencée, récriminant (elle a, dit-elle, perdu quinze mille francs), s'accusant d'être restée inconsidérément au trente et quarante après la perte des premiers cinq mille francs, au lieu d'être allée à la roulette, comme elle en avait eu primitivement l'intention, accusant ce croupier qui a voulu à toute force la faire

asseoir à cette table qui ne lui plaît pas, racontant une histoire compliquée de plaques (exactement comme si, revenant du marché, elle rapportait une dispute entre elle et l'épicier, ou une autre acheteuse), s'interrompant un instant pour écouter son mari (apparemment ils se séparent sitôt franchie la porte du casino, chacun jouant de son côté pour son propre compte) parler de cet Égyptien qui a tellement gagné, l'interrompant avant qu'il ait fini, disant : « Tu sais cette comtesse italienne qui était à Vichy l'été dernier nous avons parlé elle m'a dit qu'est-ce que vous faites cette année je lui dis je perds enfin un peu alors elle me dit ma chère vous me croirez si vous voudrez depuis un an une de ces malchances j'en suis pour dix-huit millions en un an ! »

À Nice, ils descendent et s'éloignent à petit pas, se tenant par le bras.

*

Par la fenêtre on peut voir les façades ocre des maisons, le ciel trop bleu, opaque, tendu derrière comme la toile de fond d'un théâtre. Ils sont trois dans le bureau. C'est le maigre qui parle : « Notre Maison, dit-il, a compris qu'à l'heure actuelle c'est à la qualité que l'on doit attacher toute son attention. Notre directeur de Paris est un homme jeune, dynamique... », et tandis que se succèdent les phrases péremptoires, naïves, je regarde son visage ravagé, encadré de cheveux blancs qui retombent de chaque côté du front, partagés par une raie médiane, ses mains sèches qui me tendent un carton-réclame où, sur un fond de vignes et de montagnes au-devant desquelles on peut voir, en grisaille, la statue équestre d'un général coiffé d'un képi, se détache, oblique, une bouteille aux reflets figurés avec précision et dont l'étiquette reproduit fidèlement les mêmes vignobles, les mêmes montagnes, et la même statue équestre.

Ils m'ont assis dans un profond fauteuil de cuir aux dimensions démesurées et ont avancé un cendrier à pied. Le type continue de parler : le blanc de son col immaculé tranche sur le ton terreux de sa peau. Une table supporte des rangées de fioles-échantillons étiquetées et, aux murs, on peut voir d'autres exemplaires du même carton-réclame qu'il m'a présenté.

Du dehors parvient le bruit du trafic. Sous les ombres légères des jeunes platanes qui bordent la place, le long des cafés, stationnent deux ou trois autobus aux couleurs criardes (vert et rouge, sang de bœuf, bleu-roi), portant en lettres d'enseignes les noms des villages qu'ils desservent, et dans la lumière poussiéreuse se succèdent les camions, les charrettes roses (la teinte que prend la peinture rouge primitive sous la couche poudreuse de poussière ou de boue séchée), les Citroën noires des courtiers, les fantomatiques caravanes de chevaux osseux, conduits par des gitans qui font claquer des fouets aux manches torsadés, passant devant les affiches de cinéma, les visages des actrices d'Hollywood renversés, pâmés, sous les baisers, se reflétant dans les glaces des vitrines où les mannequins aux gestes irréels, aux sourires irréels, vêtus de robes irréelles, se tiennent immobiles.

Je me demande ce que le type maigre pense des phrases qu'il continue à débiter. C'est-à-dire s'il les croit réellement convaincantes, s'il cherche à suivre ou à deviner l'effet produit sur moi par cette sorte de parade verbeuse qui se sert de termes de réclame et de prospectus (aussi irréaliste que les visages d'actrices irrésolument blondes, les mannequins, les pimpants vignobles et la glorieuse statue équestre du général reproduite sur l'étiquette) et qui se déploie, puérile, abondante et vide, comme un injurieux démenti à ce visage dont elle sort, soucieux, acharné, au sérieux même du bureau meublé à l'américaine. Ou peut-être n'en pense-t-il rien. Peut-être tout cela constitue-t-il en quelque sorte un rite, comme la vaine parade des paons étalant en éventail leur queue chamarrée, peut-être est-ce comme en Orient, une obligatoire cérémonie au cours de laquelle, avant d'entamer le fond de toute négociation, s'échangent interminablement des propos emphatiques et louangeurs. L'attitude des deux autres semblerait l'indiquer : le jeune aux cheveux en brosse, au pull-over bariolé, qui, de temps en temps renchérit machinalement ; le troisième personnage, gras et placide derrière son bureau et qui fait penser à quelque chanoine assis dans une des stalles du chœur, assistant l'officiant de sa présence muette, attendant sans impatience et sans foi que se termine la célébration d'un office fastidieux et familial.